

Préface

La Grande Guerre ! C'est sous ce vocable que nos parents désignaient ce qui pour nous est devenu la Première Guerre mondiale, un moment de notre histoire. Mais la Grande Guerre c'est autre chose, c'est un moment unique, un bouleversement total. C'est l'évocation de l'horreur indicible des tranchées, mais aussi des privations et d'un travail harassant pour ceux « de l'arrière » et surtout les femmes dont les maris sont aux armées et trop souvent disparus ou mutilés. C'est un brassage de populations, l'arrivée d'émigrés, de travailleurs coloniaux, de blessés de toutes les régions, de prisonniers allemands, alors que les hommes mobilisés découvrent une autre partie de la France et même, pour quelques-uns, l'Allemagne.

Mais c'est aussi une mobilisation générale de toutes les énergies, y compris dans les écoles, c'est un immense dévouement pour ces blessés et malades innombrables qui peuplent les hôpitaux ouverts jusque dans les moindres villages.

C'est une transition extraordinaire, le village recomposé, le début de l'émancipation des femmes et brusquement la généralisation des activités qui nous sont devenues coutumières : l'automobile, l'aviation, la radio, le sport. C'est pour tout dire, le début de la France du XX^e siècle qui nous est si familière et qui pour une grande part est née de cet épouvantable conflit.

Archigny, bourg paisible du plateau entre Vienne et Gartempe, a connu ce traumatisme comme tous les villages de France. Toutes les familles ont souffert dans leur chair et toutes les activités ont été bouleversées. Plus des deux tiers des mobilisés du village étaient agriculteurs et rejoignirent l'infanterie, reine des batailles, mais aussi, pour cette guerre, pourvoyeuse des hôpitaux et des cimetières.

Avec la participation d'une équipe d'habitants passionnés et enthousiastes, Françoise Glain a reconstitué la vie du village, de ses habitants et de ses institutions, publiques et privées, depuis l'avant-guerre jusqu'à la reconstruction. Plus qu'une évocation, c'est une véritable restitution que propose cet ouvrage.

La mobilisation a éclaté les familles. Hommes et femmes ont poursuivi des vies parallèles qui nous sont restituées. Les hommes n'étaient pas seulement au front, dans les tranchées, ils vivaient dans la zone des armées ou à l'arrière, certains furent prisonniers, et les camps en Allemagne sont également décrits et rendus familiers. Les dossiers réunis pour plusieurs de ces combattants sont de véritables romans vécus. Quant aux femmes, c'est la vie de tous les jours, notamment de toutes ces agricultrices, qui est décrite, avec tous les soucis domestiques, les aléas de la météo... Les grands problèmes de l'époque, les pénuries, dont parlent les journaux, se retrouvent ici au niveau du quotidien de chaque ménage.

Et les enfants, que pensent-ils, comment réagissent-ils ? Comment la famille et l'école peuvent-elles prendre en compte les problèmes de l'enfance dans cette époque troublée ? Ils étaient si nombreux dans les écoles du bourg et des hameaux ! Et certains eurent le temps de passer des bancs de l'école aux tranchées.

Il est rare que les problèmes du quotidien liés à la poste, au téléphone, au ravitaillement, soient ainsi évoqués au niveau du village et de ses hameaux.

Françoise Glain et ses collaborateurs ont utilisé toutes les archives disponibles au plan national comme au plan local, avec une extrême exigence, comme par exemple l'étude systématique des fichiers matricules pour n'oublier aucun combattant. Les souvenirs familiaux, lettres, cartes postales, photographies, carnets de campagne, récits oraux, complètent cette documentation.

La mémoire est ainsi sauvegardée. Les habitants d'Archigny disposent d'une véritable somme de renseignements sur leur village en 1914-1918, mais également du récit à la fois simple et émouvant de l'extraordinaire aventure de la Grande Guerre vécue par leurs aïeux.

Pierre Bugnet, Professeur des Universités honoraire, ancien président du CCHA

La mobilisation à Archigny

C'est un samedi, le 1^{er} août 1914, entre 16 et 17 heures, que le tocsin a sonné à tous les clochers de France. Respectant l'article 4 de l'arrêté municipal du 30 mars 1907 autorisant la sonnerie des cloches pour prévenir les habitants en cas de nécessité publique, il a retenti aussi dans le village d'Archigny, insufflant sa détresse, son angoisse, mais aussi son patriotisme.

Extrait du règlement pour la sonnerie des cloches, arrêté municipal du 30 mars 1907, *AM Archigny*

Dans le vent, ses notes rapides comme une respiration que l'on perd, ont rejoint, à la volée, pendant une heure, celles des clochers des villages alentour, Pleumartin, Chenevelles, Cenan, Saint-Martial... afin d'atteindre les plus éloignés des hameaux et prévenir les hommes au travail dans les champs. D'un lieu à l'autre, tous courent pour prévenir, avertir : cette guerre annoncée est arrivée ! Henri Dupin, le garde-champêtre, s'active et le maire, Lucien Épain, vérifie les affiches et prépare les réponses aux nombreuses questions qui vont être posées.

La mobilisation est décrétée le 2 août 1914. C'est un dimanche, jour de culte, et le curé, Paul Richard, aide à la prière pour tous ceux qui vont partir. À la sortie de la messe, on lit et relit l'ordre de mobilisation générale, loin d'imaginer que cette guerre va durer plus de quatre ans.

Affiche « Ordre de mobilisation générale », *gallica.bnf.fr/*

Le tocsin s'est tu. L'Allemagne a déclaré la guerre à la France le 3 août et les premiers hommes mobilisés vont rejoindre leur dépôt, puis le front, laissant dans le désarroi leur épouse, leurs enfants et leurs parents. Chacun sait que d'autres vont partir au fur et à mesure des classes appelées. Mais l'espoir d'une guerre de quelques semaines s'incruste dans les cœurs, espoir qui ira en s'amenuisant, espoir terni, sali par l'annonce des premiers décès.

C'est ainsi qu'à notre connaissance, ce chiffre rappelons-le n'est pas exhaustif, 348 hommes âgés de 19 à 49 ans, habitant Archigny au moment de la mobilisation, partent au front, année après année. Malheureusement, comme nous le verrons, 71 d'entre eux ne reviendront pas et les hommes allant combattre à partir de fin août 1914 ont déjà connaissance des premiers décès et ne partagent plus l'euphorie des premiers jours.

La classe d'appel est définie par l'année de naissance incrémentée de 20 ans. Les plus âgés, nés en 1867, font partie de la dernière classe appelée, 1887, et ont 47 ans à la mobilisation. Les plus jeunes n'ont que 19 ans ; certains, engagés, ne les ont pas encore atteints.

Les répartitions dans l'armée selon les âges d'appel :

De 40 à 47 ans : réserve de l'armée territoriale.

De 34 à 39 ans : armée territoriale.

De 24 à 33 ans : réserve de l'armée d'active.

De 21 à 23 ans : armée d'active.

De 18 à 20 ans : classes appelées depuis le début de la guerre.

Il faut savoir que pendant cette triste période de guerre, même les réservistes de la territoriale iront au front et combattront dans les tranchées.

Plusieurs régiments ont leur dépôt dans des villes proches :

- Châtelleraut, dépôt à la caserne De Laage du 32^e régiment d'infanterie, du 232^e régiment d'infanterie (la réserve du 32^e) et du 69^e régiment d'infanterie territoriale. Ce dernier ayant été mis sur pied pour la guerre a été dissout en 1919 ;

- Le Blanc, dépôt à la caserne Chanzy du 68^e régiment d'infanterie ;
- Poitiers, le 125^e régiment d'infanterie est à la caserne Rivaud qui héberge également le 68^e RIT, le 20^e régiment d'artillerie au quartier Aboville et le 109^e régiment d'artillerie lourde, créé en 1916, au quartier Logerot.

La Vienne appartient au 9^e corps d'armée. Le 32^e RI est partagé entre Châtellerault, pour le dépôt du régiment et un bataillon, et Tours, pour l'état-major et deux bataillons. S'y ajoutent en cette période de guerre le 232^e RI et le 69^e RIT.

Les mobilisés, réservistes de l'armée active, ceux de l'active et des classes appelées d'Archigny, reçoivent leur ordre de route : gare de départ Chauvigny, gare d'arrivée Châtellerault.

Ordre de route de Daniel Boisson, coll. Didier Glain

Transcription de l'ordre de route difficilement lisible :

ORDRE DE ROUTE

Pour le cas

De RAPPEL sous les Drapeaux

10^e échelon

N^o 36

En cas de rappel du 10^e échelon sous les drapeaux, qui sera porté à la connaissance des populations par voie d'affiches ou de publication, le porteur du présent ordre se rendra au dépôt mobilisateur ci-dessous :

32 R Inf [32^e régiment d'infanterie]

à Châtellerault

aux jour et heure fixés pour le rappel au dépôt auquel il appartient. Il aura droit au transport gratuit par chemin de fer entre les lignes indiquées ci-après :

Gare de départ : Chauvigny

Gare d'arrivée : Châtellerault

Il emportera de chez lui des vivres pour 1 jour qui lui seront remboursées à l'arrivée au dépôt. Il se présentera à la gare de départ muni du présent titre et sera tenu de prendre le train qui lui sera indiqué par le chef de gare.

En débarquant à la gare d'arrivée, il se rendra sans délai au dépôt mobilisateur indiqué ci-dessus.

Les tout premiers mobilisés d'Archigny sont 51 à gagner le dépôt dès le 3 août 1914 et font les 15 km en charrette ou à vélo pour gagner la gare de Chauvigny, s'ils sont du sud de la commune, ceux des hameaux situés au nord rejoignant la gare de Pleumartin. À moins que le tout jeune entrepreneur de transport installé au village, Amédée Bideau, ne les ait conduits à Chauvigny ou Pleumartin... avant que son véhicule ne soit réquisitionné ! Tout le monde descend à celle de Châtellerault pour rejoindre la caserne De Laage.

Dès le 3 août, arrivés à la caserne De Laage, ils reçoivent leurs équipements, la musette, le quart, le bidon, le tournevis et sur le haut du paquetage, le moulin à café de campagne. Les vêtements fournis sont notés sur le livret militaire, les armes sont prêtes pour aller en découdre avec l'ennemi. Un livre religieux, *Le petit paroissien*, est également remis.

Les plus jeunes des appelés se voient délivrer un livret militaire, ceux qui ont fait leur service militaire le possèdent déjà. Chacun est mesuré, décrit, visité par un médecin...

J'ai rejoint le 77^e régiment d'infanterie de Cholet le 9 janvier 1916 et je suis monté au front en novembre 1916. J'ai été deux ans dans les tranchées. D'abord dans la Marne puis à Verdun puis dans la Somme en 1918.

Au début, on avait un képi rouge, mais pas longtemps. Après on a eu les casques pour se protéger.

Dans les tranchées on n'était pas serrés. On entendait des bruits de canon. Ça cessait jamais. Ça faisait un ronflement. On s'y habitait.

Quand on n'était pas au tir ou attaqués, on jouait aux cartes.

On ne levait pas la tête, on ne sortait pas. On ne se faisait pas voir. On avait des « p'tits canons » pour voir la nuit.

Pour tuer, fallait sortir des tranchées. Ce n'était pas toujours les mêmes qui sortaient. Avant ils nous faisaient boire comme une espèce de rhum qui montait à la tête. On savait plus trop bien ce qu'on faisait. Ça nous rendait fou. On y allait.

L'espèce d'alcool qu'ils nous donnaient avant de monter au feu ça nous rendait quasiment fous. En tout cas, ça faisait peut-être moins de peine d'y aller.

Y'en a qui se faisaient tuer. Les tranchées ennemies étaient à 80 mètres des nôtres. On n'entendait pas les soldats ennemis. Les Allemands étaient juste en face de nous, on se tirait dessus et on ne savait même pas pourquoi.

Les gradés stimulaient les soldats en faisant naître la haine envers les Allemands. Oui, on nous a raconté des mensonges souvent ! Au début de la guerre, on nous a dit que les Allemands coupaient les bras aux enfants. À la 2^e guerre, les Français n'ont pas voulu marcher, ils ont compris que c'était des bêtises.

Il n'y avait pas beaucoup d'avions, mais il y avait des ballons dirigeables qui montaient en l'air pour observer : à 4 ou 500 mètres en l'air. C'était tenu par un gros canon et ça montait en l'air pour observer. Je me rappelle plus du nom.

Les chefs aussi allaient à l'assaut. Le chef de compagnie a été tué en portant le mortier plus haut.

On avait des masques à gaz. Fallait le prendre des moments. Quand j'ai été gazé, j'avais senti aussitôt l'odeur ; moi, j'en avais pas pris beaucoup, heureusement. Dix minutes sans prendre son masque et on était empoisonné !

Verdun - Malgré que je n'y ai pas été longtemps, j'y suis resté quatre jours là-bas. On avait été postés dans les rangs pour les renforcer. Arrêter les Allemands, ça a pas été de la rigolade ! C'était l'enfer. C'était un bombardement sans arrêt si bien d'un côté comme de l'autre. Tant qu'on n'avait pas 30 % de perte en comptant les morts et les blessés, on n'était pas relevés. À Verdun, il en tombait 2 000 par jour. On portait des munitions tant qu'on pouvait en porter. On était à peu près 2 000 par régiment.

La Somme - C'est là que j'ai connu ma bataille la plus dure. C'était le 7 mai 1918 à Montdidier, dans la Somme. C'était le pire moment de toute la campagne. Un bombardement de trois quarts d'heure qui vous vise ; ça n'a pas de fin. Je n'ai jamais vraiment eu peur, mais je peux vous dire que parfois on ne se faisait pas fier. Un soir on a essuyé trois quarts d'heure de bombardement. Ça pétait de partout. Ouh...Des cadavres, on en a vu partout dans la terre!

Je me souviens du jour où j'ai été chargé d'aller poser du fil de fer barbelé entre les lignes allemandes et françaises pour retarder la marche. Un gars d'en face m'a repéré et a déchargé sa mitrailleuse dans ma direction. C'était comme un essaim d'abeilles. Si je suis toujours en vie, c'est un miracle.

Je n'ai pas eu l'envie de m'évader. Y'en a un qui a été fusillé dans le régiment d'un de mes frères. Un soldat qui s'est évadé, il a été fusillé.*

** Maurice et ses 4 frères ont tous été mobilisés. L'un d'eux, Auguste, a été tué par un obus allemand à Vého, en Meurthe-et-Moselle, le 7 janvier 1918.*

Mon frère aîné avait eu juste une permission de trois jours quand sa fille est née. Il est reparti avec un drôle de pressentiment : « J'ai peur de ne jamais vous revoir, je sens que je vais y rester ». Il est resté en Meurthe-et-Moselle. Il a été 5 à 6 heures en agonie avant de mourir. Il a été déchiqueté par un obus. Nous étions 5 frères et nous avons tous été appelés. L'aîné a été tué. Moi, j'étais le dernier et je suis revenu malgré trois ans de combat.

Il y avait tellement de blessés et de morts tous les jours que, malheureusement, on n'y faisait plus guère attention. Une fois, j'ai couché sur un mort, sur un Allemand, une nuit. On avait attaqué et puis il avait été tué, un Allemand. Là il y avait pas de place quand on dormait, alors quand on est arrivé, on s'est endormi tout de suite et puis je me suis dit, c'est pas dur sous moi et j'ai vu qu'il y avait quelque chose dessous. C'était l'Allemand, un mort. On était habitué aux morts, on était habitué à tout, hein !

J'ai des copains qui ont été blessés par des éclats d'obus. J'en ai un autre qui a été blessé par un obus à gaz. Ça faisait une p'tite égratignure, on se disait « A t'y d'la chance de partir à l'hôpital pour une si p'tite blessure comme ça » et deux jours après, il était empoisonné !

J'ai été pris par un tir de mitrailleuse. Je me suis senti perdu. Je pensais bien y rester. Ça passait pas loin des oreilles. Je me rappellerai toujours des balles sifflant près de mes oreilles. Je n'ai pas été touché.

Beaucoup sentaient venir la mort, se voyaient perdus et se faisaient tuer.

J'ai été gazé le 18 octobre 1918. Le gaz ça fait pas de potin, un peu comme un œuf pourri. Depuis, j'ai pas la respiration trop bonne par rapport à ça.

Des souvenirs ? Y'en a pas beaucoup de bons. Entre camarades, on s'en faisait pas. On jouait aux cartes. On pensait pas mourir. Le pire souvenir, je veux pas en parler. Si c'était pas la guerre, on s'en faisait pas. Il nous manquait les femmes. Y'avait pas beaucoup de dames. Quand on partait en permission, tous les six mois, ça faisait un drôle d'effet de voir la tête d'une femme.

Avec le froid, beaucoup ont eu les pieds gelés. Dans les Vosges, en arrière du front, on couchait dans des greniers. Pendant l'hiver 1917, j'me rappelle, on brûlait un journal pour se réchauffer les jambes. Le pinard gelait dans les barriques. On mettait de l'eau bouillante pour dégeler le vin, on coupait le pain avec une hache. Ma pire souffrance, c'est quand j'ai eu les pieds gelés.

Pour dormir, on n'était pas difficile. On dormait tout habillé. Trois mois sans se déshabiller, sans se déchausser ! On ne s'asseyait pas. On se rasait quand on était au repos, dix jours de tranchées, six jours de repos.

On mangeait dans les tranchées. On était parfois deux jours sans manger. On mangeait comme on pouvait de la nourriture froide. Mais quand on est jeune, on a bon appétit ! On avait droit à un quart de vin par jour et à une ration d'une sorte de rhum avant l'attaque.

Le courrier arrivait tous les jours. Je recevais des lettres une fois par semaine ou tous les 15 jours. Ça faisait plaisir. Quand on recevait une lettre, ça remontait le moral. Mais ça fait plus de 80 ans, je les ai pas gardées.

J'ai toujours eu de l'espoir. Quand on n'avait pas le moral on était tué ! J'ai jamais eu le pressentiment que j'allais y rester. J'ai toujours pensé que j'allais revenir. Je n'ai jamais pensé que j'y resterais, mais, j'ai eu peur, comme tout le monde.

Les Américains sont venus en 1917 nous aider. Ils avaient des couteaux et des révolvers partout. Les canons étaient à 5-6 mètres les uns des autres. Quel matériel de guerre qu'y avait ! Les Américains étaient mélangés avec nous dans les tranchées. Les Allemands se sont vus perdus après. Avant de venir, pendant 2-3 ans, ils ravitaillaient aussi bien les Allemands que les Français en munitions. C'était du commerce. Ils se sont tournés vers les Français. S'ils s'étaient tournés vers les Allemands, ils auraient gagné la guerre.

Nous arrivons le 17 avril 1916 et prenons nos positions de défense sur le flanc nord de la cote 304, non pas derrière des ouvrages bétonnés, mais sur un terrain nu, bouleversé, inorganisé, journellement pilonné et largement exposé aux vues de l'ennemi.

Pour Verdun le mot d'ordre est donné : c'est la victoire des sous-lieutenants et des caporaux, Verdun c'est la victoire du soldat de la France !

Et pendant 3 semaines, petit sous-lieutenant de 22 ans, avec mes mitrailleurs, faisant la chaîne avec nos camarades fantassins et artilleurs, nous avons tenu le coup à Verdun et contribué à interdire à l'ennemi l'accès de la cote 304.

À la fin de la nuit terrible du 22 au 23 avril, ma 2^e section tout entière, 2 pièces et 17 hommes, est pratiquement anéantie par une rafale de 210. Il ne reste que 4 survivants aux mitrailleuses et mousquetons brisés, aux caisses de cartouches enfouies. Sous le bombardement qui continue, ils transportent leurs camarades blessés au poste de secours, enterrent sommairement leurs camarades tués et, avant d'abandonner leur chantier de la mort, ils déterrent leurs caisses de cartouches et viennent me les apporter.

Le général de division Curé, commandant le 9^e corps d'armée, cite, à l'ordre du corps d'armée, le sous-lieutenant de réserve Martin Ernest, du 68^e régiment d'infanterie, compagnie de mitrailleuse de la 33^e brigade, pour le motif suivant : Officier plein de courage et de sang-froid, le 23 avril 1916, à Verdun, cote 304, ayant eu une section de mitrailleuse anéantie au cours d'un violent bombardement, est allé lui-même, en terrain découvert, chercher une section de réserve qui a largement contribué, ultérieurement, à repousser une attaque ennemie.

Le 4 mai 1916, à 4 heures de l'après-midi – car nous sommes toujours là ! – après un marmitage de 30 heures consécutives, d'une violence jamais atteinte - 35 coups comptés par minutes sur 100 m² - les Allemands parviennent enfin à s'infiltrer sur les pentes de la cote 304. Une unique mitrailleuse, en ce coin, tire encore. Le caporal qui la sert n'a plus personne autour de lui. Pense-t-il à lui seul sauver la cote 304 ? Un sous-officier allemand l'abat d'un coup de pistolet. Qui était ce caporal ? Il s'appelait Coty. C'était un métallo parisien de la classe 14, le rigolo de mon peloton. Quelle explication peut-on donner au sacrifice du métallo Coty ?

Puis, ce 4 mai, une rafale de 210, bien ajustée, m'a enseveli dans un abri effondré. Durant 9 heures je reste dans cette position inconfortable, accroupi sous un mètre de terre, essayant de me dégager à l'aide de mon assiette en aluminium, attendant l'éternité promise aux braves, mort pour ceux qui restent de mon régiment, mort pour ma propre famille. Heureusement les nettoyeurs allemands m'ont tiré à temps de mon tombeau provisoire, sans faire usage de leur lance-flammes.

Ordre général n° 205. Le général commandant le 9^e corps d'armée cite à l'ordre du corps d'armée le 68^e régiment d'infanterie.

Les 4 et 5 mai 1916, en dépit d'un bombardement de pièces de gros calibres d'une violence inouïe et qui se prolongea pendant 30 heures, les 1^{er} et 3^e bataillons, réduit à 2 compagnies formant réserve, sous la conduite personnelle du lieutenant-colonel Odent, commandant le régiment, a contre-attaqué, avec les survivants, pour reprendre les tranchées tombées au pouvoir de l'ennemi. Au cours de cette contre-attaque, le vaillant chef de corps a été mortellement frappé.

C'est la fin du carnet, mais nous suivons Ernest Martin en Allemagne

Après avoir été enterré pendant 9 heures, puis sauvé et fait prisonnier par les Allemands, Ernest Martin est considéré disparu par les autorités françaises.

Sa malle dans laquelle se trouvent ses affaires personnelles est envoyée à sa mère à Archigny. Elle a déjà été prévenue du décès de son enfant par le maire et une cérémonie funèbre est consacrée à ce fils disparu en pleine jeunesse. Le deuil s'installe... jusqu'au jour où l'annonce de son internement

vient rompre la douleur de tous ses proches, sa mère, sa sœur, son frère au front, sa fiancée Lucienne : il est vivant !

Ernest Martin est interné au camp pour officiers de Friedberg. Il y fait connaissance de personnages intéressants, de toutes nationalités, notamment des Russes et des Anglais. Il profite donc de cette occasion peu conventionnelle pour apprendre l'anglais, langue qu'il approfondira par la suite au point qu'elle sera la matière principale de son enseignement.

Il pleut encore, toujours... Comment arracher les topinambours dans cette terre gorgée d'eau froide. La terre collante aspire les sabots, l'eau mouille les chaussettes et les gros bas... Il faut pourtant nourrir le bétail, même s'il en reste peu.

Des bruits de victoire courent dans le village, mais comment être sûrs ? Marie Pouvrasseur et Héloïse Baulu, comme à leur habitude depuis plus de quatre ans, vont bientôt inscrire les jours de guerre dans le calendrier. Dans deux jours, le 12 novembre, Eugène et Louis seront partis depuis 1 562 très longues journées. Le crayon est prêt sur le buffet, dans deux jours...

Et c'est à l'heure où l'on commence à réchauffer le reste des rutabagas de la veille, à vérifier la soupe qui cuit dans la marmite sur les flammes de la cheminée ou dans la casserole sur la cuisinière, que toutes les cloches se sont mises à sonner. Pas le tocsin cette fois, non ! Des volées de cloches, gaies, vives, de tous les clochers alentour ! *La guerre est finie, la guerre est finie !* C'est d'abord un immense sanglot, angoisse douloureuse trop longtemps contenue, qui sort de la poitrine des femmes et s'écoule au rythme des cris d'allégresse. Le brouillard, le froid, peu importe, tout le monde sort de sa maison et rit, et pleure de joie, on danse, on saute sur place. C'est fini, il n'y aura plus de morts, les hommes vont revenir, on va revivre comme avant... enfin, peut-être pas tout-à fait comme avant mais... On chante la Marseillaise et tous ceux qui ont une trompette, un clairon, un tambour font de la musique, du bruit, comme pour éveiller la vie qui sommeillait dans un mauvais rêve. Personne n'est aux champs, les travaux sont impossibles avec ce temps, alors tout le monde se réunit, se rejoint dans le bonheur de la libération. On envahit les débits de boissons, on trinque à la Victoire.

Et l'on parle de la signature de l'armistice, ce matin, 11 novembre entre 5 h 12 et 5 h 20, dans un wagon arrêté dans les bois, à Rethondes. *C'est où Rethondes ?* Et l'arrêt de la guerre, l'arrêt des obus, l'arrêt des tirs de fusils, l'arrêt des morts, tant de morts. La vraie paix ne sera signée que dans quelques mois, mais c'est fini, fini !

Eugène et Marie Boisson ne se sont pas joints à la foule en liesse. Ils pleurent leur fils, Paul, mort à l'âge de 25 ans il y a dix jours, le 1^{er} novembre 1918 à Savigny, dans les Ardennes. Il était à l'armée depuis décembre 1913. Ils rangeront dans l'armoire ses vêtements et effets personnels envoyés du front par l'armée. Son lit restera fermé, arrangé comme à son départ. Sa chaise à table restera vide, son assiette ne sera plus jamais remplie. Il est le dernier Mort pour la France de la commune.

La paix ne change rien au temps qui n'en finit pas de pleurer sur les champs inondés et les rivières en crue. Les femmes espèrent. *Les hommes vont-ils bientôt revenir ? Il n'y en a plus pour longtemps maintenant ?* Une si longue absence, un si soudain grand bonheur, et encore attendre.

Et le mauvais temps continue. Les enfants arrivent à l'école complètement mouillés, le petit poêle à bois de la classe ne peut pas sécher toutes les capelines de gros drap, les pieds sont gelés dans les sabots ou les galoches malgré les grosses chaussettes de laine souvent trouées. Et il faut faire attention à la grippe qui continue à se transmettre paraît-il.

À la ferme, sortir le maigre cheptel par ce temps est impossible et les bêtes sont enfermées à l'écurie, produisant davantage de fumier qu'il faut sortir à la fourche. Seuls les canards sont à leur affaire sur la mare qui déborde.

Honoré Decourt est libéré plus tôt que prévu de l'armée car son sixième enfant, Marcel, est né le 16 novembre. Il serre dans ses bras son épouse qui a passé tout ce temps de guerre à mener à bien la ferme avec cinq enfants âgés de 9 à 2 ans, les deux derniers étant nés en 1915 et 1916 à la suite de permissions.

Décembre arrive, douze soldats reviennent définitivement de leur dépôt, sept en début de mois et cinq après Noël. Ils sont habillés de vêtements civils, anciens vêtements militaires mal recoupés et teints à la va-vite, que l'on désigne sous le nom de « costume à 52 F » ou « costume Abrami », du nom de son inventeur, sous-secrétaire d'État aux Effectifs militaires.